

L'école me tue

En ce temps de secondes sessions et à l'aube de la rentrée scolaire, réflexions d'un enseignant sur le suicide d'un élève

L'an dernier, c'était Jean-Luc Delarue, le mort de l'été (23 août)... Il y eut aussi Michel Berger (2 août 1992), le Roi Baudoin (31 juillet 1993), Lady Di (28 août 1996), Marie Trintignant (1 août 2003) et puis, « cru exceptionnel », pour reprendre les mots de l'écrivain Patrick Besson : 1961, avec Céline (1 juillet) et Hemingway (2 juillet).

En cet été 2013, pas de célébrité émouvante. Dans ce reflux des peuples, je reste avec un anonyme : un garçon de 14 ans, élève dans un collège de Huy qui, à l'orée des grandes vacances (25 juin), s'est donné la mort, pour une raison au moins : il a raté son année. Quelle gravité imprègne ce geste... Quel contraste par rapport à tant d'élèves qui en font le minimum, calculent pour « passer tout juste », devenus semble-t-il indifférents à la chance que représente l'éducation et inconscients du coût de son apparente gratuité (8232 euros par élève et par an).

DEMENTI TRAGIQUE

Ce suicide pour raisons scolaires est un démenti tragique à la réputation de comique acquise par le jeune homme (voir sur Facebook le site d'hommages qui lui est consacré). Au contraire, celui-ci a perçu de façon suraigüe l'importance de l'école et le sérieux qu'elle requiert. Il y a répondu par un acte héroïque, en tout cas dans le registre du désespoir. Il aurait sans doute pu y répondre par un acte héroïque dans le registre de la confiance : se relever après avoir pensé au suicide et peut-être filer vers une victoire éclatante, plus tard. Il y aspirait, sans doute. Son jeune âge ne lui a pas donné le recul pour songer que certains échecs, par leur fécondité ultérieure, sont grandioses et que certains succès sont de royales voies de garage.

Certes, il est possible que d'autres raisons soient intervenues dans la mort de cet élève mais je ne tiens pas particulièrement à savoir si des parents sévères, une incivilité antérieure ou de mauvaises fréquentations sur le Net ont pu peser sur son geste. Je laisse aussi les réflexions qui pourraient naître des nouveaux médias qui entourent ce drame (rôles d'un smartphone avec lequel le garçon aurait mis en scène sa pendaison, d'échanges de SMS, d'un compte Facebook désactivé). Je ne souhaite pas non plus donner dans le « c'est-la-faute-à-la-Belgique-championne-toute-catégorie-du-redoublement-d'après-les-enquêtes-Pisa », lieu commun évoqué au moment du drame.

PROGRES OU TROPHEES ?

Ce qui émeut et choque l'enseignant que je suis, c'est que l'école devrait être un tremplin vers la vie et non vers la mort. Ce suicide en interroge dès lors les finalités. La trop fréquente réduction de l'apprentissage à une suite d'examens donnant accès ou non, comme dans un vulgaire jeu électronique, au niveau suivant, met la performance scolaire du moment sur un piédestal, au détriment du lent façonnement de soi, du projet d'émancipation intellectuelle et humaine qui devrait être au cœur de l'école mais dont le suivi demanderait des indicateurs plus fins et plus individualisés.

Qu'est-ce que, finalement, qu'un 49 ou un 51% sur un bulletin, fut-il final ? En élargissant la question du sens de l'école, comment extraire des élèves intelligents de l'ornière des petits calculs de « moyenne de points », non parce que c'est un jeu dangereux, mais pour leur faire voir que ce qui se joue dans une relation prof/élève n'est pas cela ? Hors la mesure radicale de la suppression du redoublement, vu sincèrement par beaucoup d'enseignants comme une aide à l'élève, comment encadrer les doublants et prévenir les effets néfastes de cette expérience amère ? Comment sortir de ces conseils de classe désespérants où l'on impute, année après année, les mêmes difficultés aux mêmes étudiants, leur accordant de manière récurrente des secondes sessions où ils gagneront les quelques points nécessaires pour se hisser au-dessus des 50% fatidiques ? Sans tomber dans l'école des fans où « tout le monde a gagné », comment faire ressortir dans les classes les progrès plutôt que les trophées ? le sens de l'étude plutôt que la « mission accomplie » ? l'acquisition d'une méthode de travail plutôt que l'obtention d'une attestation de réussite ?

Dominique Verpoorten, enseignant (Ecole Européenne de Mol) et chargé de cours à l'Université de Liège (IFRES).